

# Enjeux théoriques et méthodiques du zéro négatif dravidien

---

Christiane PILOT-RAICHOOR

Dans un article récent (Pilot-Raichoor 1997a), j'ai présenté un paradigme verbal négatif, bien attesté dans les langues sud-dravidiennes, mais singulier quant à sa formation: composé d'un radical verbal (V) et d'un suffixe pronominal variable (p) --il ne présente, à strictement parler, aucun signifiant substantiel associé au signifié "négatif" (cf. *infra* §1.1), d'où l'expression quelque peu provocante de "zéro négatif". La justification que l'on peut en donner semble, en définitive, assez simple (§ 1.2). Il n'en reste pas moins que pendant des siècles, cet objet linguistique a été manifestement mal-traité par les grammairiens et les linguistes. Il m'a paru intéressant, sur ce cas précis, d'essayer de mettre à jour quelques uns des pourquoi et des comment de cette situation (§ 2).

Dans l'étude précédente, je m'étais attachée à montrer comment le zéro négatif pouvait se justifier à l'intérieur du système grammatical des langues concernées, en explorant les différents réseaux relationnels --les différents "paradigmes" au sens large-- dans lesquels il s'incrimait. Il ressort de cette analyse que le zéro négatif se trouve à la croisée de quelques unes des plus importantes problématiques linguistiques : le temps, la négation, la prédication ..., et pourtant, il n'a semble-t-il jamais été pris en compte par aucune des théories portant sur ces domaines. Le "temps" étant le domaine le plus directement impliqué dans la formation de ces négatifs, j'essaierai d'apporter quelques précisions sur son fonctionnement dans les langues dravidiennes (§3), avant d'aborder rapidement, dans ma dernière partie (§ 4), les autres problématiques montrant la richesse métaphorique du zéro négatif.

## 1. BREF RAPPEL DES FAITS

Tous les travaux de linguistique historique et comparative s'accordent pour reconstruire une tripartition catégorielle en Passé/Non-passé/Négatif formant le socle de toute la morphologie verbale dravidienne (Cf. Subrahmanyam 1972). A cette tripartition correspondent trois ensembles de *paradigmes* verbaux simples très anciennement attestés, construits par affixation au radical verbal d'un affixe catégoriel (Passé/Non-passé/Négatif) suivi d'un indice pronominal. Dans chacune des classes, les affixes catégoriels présentent diverses variantes morphologiques identifiées comme des séries de proto-morphèmes formant les thèmes de Passé/Non-passé/Négatif sur lesquels sont élaborées nombre d'autres constructions verbales (participes, dérivés nominalisés, formes auxiliées).

---

1 C'est-à-dire ne présentant aucune variation formelle : ni segment phonique, ni variation prosodique ou tonale, ni amalgame d'aucune sorte. Seule l'analyse structurale permet de dégager comme signifiant un zéro morphologique.

### 1.1. Description du paradigme zéro négatif

Le zéro négatif est une des variantes des affixes catégoriels de négatif, attestée uniquement dans les formations paradigmatiques (i.e. à variation en personne) et exclusivement dans le groupe sud-dravidien, mais sans discontinuité du début de notre ère jusqu'à nos jours. Pour l'illustrer, il suffit de prendre les représentants de ces paradigmes simples thématiques, tels qu'on les trouve par exemple dans une grammaire tamoule de référence telle que celle d'Arden (1891, [réimpr. 5<sup>ème</sup> édition 1976]) sous les étiquettes "Past Tense" [1976:141], "Future Tense" [1976:141] et "pure Negative Tense" [1976:228] pour le radical *paTi-* du verbe "apprendre" :

	<i>Past</i>	<i>Future</i>	<i>Negative</i>
<i>Sg. 1</i>	paTitteen	paTippeen	paTiyeen
<i>2</i>	paTittaay	paTippaay	paTiyaay
<i>3 Masc.</i>	paTittaan	paTippaan	paTiyaan
<i>3 Fém.</i>	paTittaal	paTippaal	paTiyaal
<i>3 Neut.</i>	paTittatu	paTikkum	paTiyaadu
<i>Pl. 1</i>	paTittoom	paTippoom	paTiroom
<i>2</i>	paTittiir	paTippiir	paTiyiir
<i>2 (honor.)</i>	paTittiirkal	paTippiirkal	paTiyiirgal
<i>3 M&amp;F</i>	paTittaar	paTippaar	paTiyaar
<i>3 M&amp;F (honor.)</i>	paTittaarkal	paTippaarkal	paTiyaargal
<i>3 Neut.</i>	paTittana	paTikkum	paTiya

Sans tenir compte des irrégularités propres au tamoul, et en sachant que *-y-* est un élément régulier de liaison phonétique entre voyelles<sup>2</sup>, on retiendra la différence entre la composition des formes positives : radical verbal + morphème de "temps" (variable selon la classe morphologique des verbes, dans cet exemple *-tt-* pour le Passé et *-pp-* pour le Futur) + indices pronominaux (variables en tamoul en personne, genre et marque de respect : "honorifique") et la composition des formes négatives n'ayant que deux éléments : le radical verbal et les indices pronominaux. La comparaison structurelle de ces deux types de composition justifie l'analyse d'un morphème *zéro* conférant un sens *négatif* à la formation.

Radical verbal	+	"temps"	+	indices pronominaux	
paTi	+	tt	+	een, aay, etc.	: "Past"
paTi	+	pp	+	een, aay, etc.	: "Future"
paTi	+	Ø	+	een, aay, etc.	: "Negative"

La *forme* du paradigme négatif est donc extrêmement simple et la composition par suffixation directe des indices pronominaux au radical verbal est confirmée par l'une des plus anciennes grammaires du kannada<sup>3</sup> (XIII<sup>e</sup> s.).

<sup>2</sup> La glissante *-y-* apparaît après *i-* ou *e-* et la glissante *-v-* après les autres voyelles, cp. *paTi-y-een* "je n'apprends pas" et *naDa-v-een* "je ne marche pas". Lorsque que le radical verbal se termine par une consonne, les indices pronominaux s'affixent directement *viT-een* "je ne pars pas".

<sup>3</sup> Kēśirāja dans son traité grammatical *Śabdamaṇḍarpaṇa* décrit explicitement la procédure permettant d'isoler le radical verbal "[...]What remains after the negative suffix is taken out, is a root. Suffixes are of six kinds" (SDS 227) "*-am, -ar, ay, -ir, -en and -evu, are the suffixes of the singular and plural number, and of the three persons respectively*" (SDS 228) in Kulli (1976:181-82). Les "suffixes négatifs" listés en SDS228 ne sont rien d'autres que les 'indices pronominaux' du kannada. Kēśirāja décrit ainsi très précisément la composition des formes négatives en radical verbal + indices pronominaux.

Le sens de ce paradigme est tout aussi simple, c'est, suivant l'expression d'Arden, celui d'un "pur négatif"<sup>4</sup> : simple paradigme déclaratif de sens négatif : [j'asserte que / je dis qu'il est vrai que] "p ne V pas", sans nuance modale ou temporelle particulière. Arden précise : "This tense theoretically refers to all time, but it is commonly used only as an habitual Present Tense. Thus [...] paTiyen *I learn not*" [1976:228].

Syntaxiquement, le paradigme négatif appartient à l'ensemble des "formes verbales finies" et présente les mêmes propriétés que les formes positives, notamment : (i) aptitude à former, seul, un énoncé complet et, à (ii) ne pouvoir occuper, dans un énoncé complexe, que la fonction de prédicat principal<sup>5</sup>. Enfin, (iii) les potentialités relationnelles et la structuration actancielle restent les mêmes que le verbe soit conjugué positivement ou négativement<sup>6</sup>. La propriété (i) en fait un élément tout à fait autonome et exclut toute tentative visant à rechercher en dehors de la forme verbale elle-même la source du sens négatif.

## 1.2. Justification du zéro négatif

Dans les formations zéro négatives, aucun segment spécifique n'est porteur de l'idée de négation et, bien évidemment ni le radical verbal, ni les indices pronominaux ne sont en eux-mêmes négatifs. La notion de zéro morphologique à valeur négative ne se dégage que par une analyse *en système*. Il s'agit d'un fait purement grammatical et non lexical ou contextuel.

Fonctionnellement la valeur négative se justifie très simplement. Elle repose sur le principe d'économie de marquage des langues : toutes les formations positives comparables ont un segment catégoriel (variable, mais prélevé dans un ensemble défini pour chaque langue) audible/visible entre le radical verbal et les indices pronominaux. Dans le contexte des formes verbales finies déclaratives, l'absence d'un tel segment est toujours identifié comme ayant valeur de négation.

Sémantiquement, la construction de la valeur négative est un peu plus complexe. Elle met en jeu à la fois les propriétés du verbe et celles de la relation prédicative.

Le verbe a une double caractéristique, en tant que lexème, il renvoie à une entité notionnelle, l'idée dénotée par le lexème verbal, en tant que membre de la catégorie grammaticale appelée "verbe", il se caractérise, dans les langues dravidiennes, par son aptitude à dénoter une évolution, le passage d'une situation A à une situation B ; le verbe désigne alors un "procès", entendu comme quelque chose qui se produit. Dans cette fonction grammaticale, il est intimement lié à l'idée de "temps" : une évolution, un changement, ne pouvant avoir lieu que dans un monde temporalisé. C'est ce temps, attaché à la réalisation du procès, qui est encodé dans la tripartition fondamentale (cf. *supra* 1.1), reconstruite pour le dravidien. Le radical verbal nu est indéterminé quant à sa processivité, ou plus concrètement quant à sa réalisation. Les morphèmes de "temps" en revanche attestent cette processivité, convertissent l'idée verbale en procès.

<sup>4</sup> Même dans les langues où ce paradigme tend à se figer et à être supplanté par d'autres formations négatives, c'est souvent avec les verbes se prêtant le mieux à l'expression d'une opposition binaire, absolue, qu'il reste le plus fréquent. Ainsi en badaga, où l'emploi des formes fléchies négatives est assez rare, le verbe "savoir" préserve dans l'usage courant les formes *ariye* "je ne sais pas", *ariya* "il/elle ne sait pas", *ariyo* "nous ne savons pas".

<sup>5</sup> A l'exception des cas de discours rapporté.

<sup>6</sup> Cette propriété avait probablement été relevée dès le Tolkapiyam, le plus ancien traité grammatical tamoul connu (ca. début de l'ère chrétienne), lorsqu'il est précisé que "Case suffixes will have the same meaning even when they qualify a negative verb" (591).

Lorsqu'il y a construction d'une relation prédicative, entre *V* et *p*, au mode déclaratif, l'absence de morphème de temps acquiert une valeur extrême puisque l'assertion de la relation prédicative consiste à dire que "[je déclare que *dans l'univers de validation considéré* (déterminé hors de la forme verbale, dans le contexte linguistique ou extralinguistique)] "*V reste dans un état de non processivité en ce qui concerne p*", ou plus simplement "*V ne se produit pas pour p*". L'élément *p* est un "réel" dans l'univers de validation considéré (quel qu'il soit : expérientiel, historique, imaginaire etc. et quelle que soit son extension : ponctuelle ou durable) tandis que le procès ne s'y réalise pas ; dans ce même champ de validation, il reste un "non-réel".

La valeur négative de la construction *V+p* ne repose donc pas sur la négation de la vérité de la relation entre *V* et *p*, mais sur l'inexistence de *V* en tant que procès.

## 2. QUESTIONS DE METHODE

Le paradigme négatif est un objet linguistique clairement identifiable et aisément descriptible et, qui peut se justifier assez directement à partir du seul paradigme du temps. Tant par sa place dans l'architecture morphologique des systèmes verbaux dravidiens—c'est un des trois paradigmes primaires des langues sud-dravidiennes—que par sa fonction syntaxique—prédicat principal d'un énoncé— ou par son lien fondamental avec deux des catégories sémantiques les plus importantes—le temps et la négation— le paradigme zéro négatif est incontestablement un élément majeur de la grammaire.

Sa présence dans les plupart des langues sud-dravidiennes—et notamment dans les deux grandes langues de culture, le tamoul et le kannada<sup>7</sup>, parlées actuellement par des dizaines de millions de personnes—et sa persistance au travers de quelque vingt siècles d'histoire en font une caractéristique typologique importante des langues dravidiennes.

En dépit de ces caractéristiques grammaticales et typologiques qui auraient dû en faire un objet digne de questionnement, le zéro négatif a presque systématiquement été évacué de toute discussion grammaticale ou théorique. Est-il un objet dénué de tout intérêt ? La réponse à cette question varie considérablement en fonction du point de vue suivant lequel on l'aborde (cf. § 2.1). Mais au-delà de cette question, il me semble que le zéro négatif fournit un cas exemplaire pour s'interroger sur des problèmes généraux de pratique linguistique : la relation de l'objet à l'observateur (§2.2) et à son cadre théorique (§2.3).

### 2.1. Points de vue sur l'objet linguistique

#### 2.1.1. La grammaire dravidienne

Simple et régulier, parfaitement intégré dans le système morphologique et dans la syntaxe, attesté tout au long de l'histoire des langues dravidiennes, aussi bien dans les grandes langues écrites (tamoul, kannada) que dans la plupart des langues "tribales" à tradition orale, le paradigme zéro négatif est du point de vue de la grammaire dravidienne un élément banal et non problématique. Règles de formation (éléments de composition et règles de sandhi), sens "négatif" et appartenance à la classe syntaxique des formes verbales finies sont les seules

<sup>7</sup> Le paradigme zéro négatif est attesté dans les états anciens de ces deux langues. Il est encore d'un emploi courant en tamoul moderne dans l'auxiliaire de futur négatif *maattu* (infinitif + *maati-eeṇ/-aay/-aan* etc) et en kannada standard moderne dans l'auxiliaire *aar-* "pouvoir". De nombreuses formes figées subsistent dans la langue quotidienne et dans les proverbes. Certains dialectes (par ex. havyaka kannada) ont encore des paradigmes complets productifs.

informations réellement utiles pour employer correctement les formes négatives dans n'importe quelle langue dravidiennne où elles existent. On ne s'étonnera donc pas que la plupart des grammaires traditionnelles à visée normative ne se soient guère intéressées, au-delà de l'aspect descriptif, au paradigme négatif.

### 2.1.2. *La linguistique générale*

Ce n'est que pour le linguiste, ancien ou moderne, qui cherche à dégager les règles de cohérence entre la forme et le sens, que le paradigme négatif devient un sujet d'étonnement : l'absence de tout signe rattachable à l'idée de négation est bien difficile à admettre. Certes, l'absence de marque ou même le zéro morphologique sont des phénomènes courants dans les langues, liés à l'économie des systèmes linguistiques, mais ils sont en général en relation avec des valeurs "neutres" ou non-marquée à l'intérieur d'un sous-système particulier. Que le "présent" n'ait pas de marque particulière est un phénomène banal (latin, français...), que d'autres langues préfèrent réserver l'absence de marque à une valeur d'accompli (hindi, cf. Montaut 1997:210-11) ou de réalisé (wayana, langue caribé<sup>8</sup>) est un fait acceptable en admettant que la vocation première du verbe est de "se réaliser". Mais qu'une langue réserve l'absence de marque à l'expression de la "négation", valeur très "marquée" et cruciale pour la communication apparaît comme un fait peu crédible : quelque signe doit avoir échappé à l'attention du linguiste ou avoir disparu...

Cette dualité des points de vue fait apparaître le caractère *paradoxal* du paradigme zéro négatif. Vu de l'intérieur des langues dravidiennes, il s'agit d'un objet ordinaire, régulier et *bien formé*, vu de l'extérieur, c'est un objet bizarre, aberrant, apparemment *mal formé*<sup>9</sup>.

Toute analyse grammaticale visant à dépasser le niveau purement descriptif ne peut échapper à la question du zéro négatif. Encore faut-il reconnaître qu'il y a problème...

## 2.2. *Prise en compte de l'objet "paradigme zéro négatif"*

### 2.2.1. *Reconnaître un objet problématique*

C'est bien évidemment en premier lieu aux dravidianistes eux-mêmes qu'incombait la charge d'élaborer la problématique du zéro négatif. Or bien peu d'entre eux ont reconnu qu'il s'agissait d'une véritable question. Le Révérend Robert Caldwell effleure l'aspect problématique du zéro négatif lorsqu'il reconnaît, dans le paragraphe "What is the rationale of this negative" (3<sup>e</sup> éd. 1875, réimp. 1976, p.471), qu'il y a une certaine logique du système<sup>10</sup>, mais ne l'assume pas jusqu'au bout puisqu'il y voit l'effet secondaire de la disparition d'un \*a : "We have thus arrived at the conclusion that *a* is the sign of negation which is most systematically used by the Dravidian languages in the formation of the negative voice of the verb. It has, it is true, disappeared from the conjugated forms of Tamil and Canarese" (*id.* p.473). La plupart des autres dravidianistes évacueront la question par le même procédé (hypothèse de la disparition phonétique du \*a). Seul Alfred Master s'insurge contre cette explication un peu trop facile : "Generally speaking, an hypothesis which assume a persistent tendency of a negative particle to eradicate itself, is logically obnoxious" (1946:146) et situe la question du zéro dans une

<sup>8</sup> Exposé d'E. Camargo au RIVALDI le 12/3/98.

<sup>9</sup> Le sentiment de malaise, d'incrédulité, voire de rejet qu'éprouvent les linguistes lorsqu'on leur présente le zéro négatif pour la première fois témoigne assez clairement du fait qu'il est perçu comme une monstruosité morphologique.

<sup>10</sup> "The absence of signs of tense appears to contribute to the expression of the idea of negation : it may at least be said that it precludes the signification of the affirmative. In consequence of the absence of tense-signs, the idea expressed by the verb is abstracted from the realities of the past, the present and the future" (Caldwell, *ibid.*).

problématique globale de la négation. S'appuyant sur le travail de Jespersen (1924) qui accorde une place importante aux effets de sens négatifs en contexte, il privilégie en définitive l'hypothèse d'une différenciation à l'oral par l'intonation ("tone"). Sa tentative pour justifier la formation négative telle qu'elle est attestée reste sans suite. Lorsqu'au milieu des années soixante-dix, P.S. Subrahmanyam fait le bilan des études comparatives, il reconnaît objectivement que, dans la perspective de la reconstruction qui l'intéresse, la question du zéro négatif n'est pas close : "It is very difficult to decide as to which of the two types [ zéro ou \*a] represents the Proto-Dravidian situation" ; la présence du morphème \*a dans tous les sous-groupes dravidiens le fait néanmoins pencher en faveur de cette hypothèse.

### 2.2.1. Ou éviter toute problématique

Le paradigme zéro négatif est un objet linguistique bien embarrassant... Pour éviter d'avoir à le justifier, deux attitudes prédominent la distorsion des données et l'occultation du phénomène.

#### 2.2.1.1. Manipuler les données

Les dravidianistes ont éludé tout questionnement sur le zéro négatif en dérivant la formation {V + sfx. pron. } de la formation {V+aa+sfx..pronominal} qui leur fournissait un "signe" -aa- auquel attacher l'idée de négation. Cette hypothèse appelle deux critiques.

La critique la plus fondamentale porte sur la valeur de l'élément -aa-. L'observation des faits en tamoul ancien (cf. ci-dessous la citation de Rajam) tout autant que les données typologiques récentes sur la négation (cf. ci-dessous l'analyse de Forest) convergent pour établir que -aa- ne dénote pas originellement la négation. Il s'agit à l'origine d'un élément lexical<sup>11</sup> qui s'est grammaticalisé en un suffixe dont le rôle est particulièrement complexe en tamoul ancien puisqu'il est à la source de valeurs tantôt positives, tantôt négatives. Dans cet état ancien du tamoul, comme le souligne Rajam (1992) -aa est totalement ambigu :

"As a suffix, it always provides an unaccomplished sense in adjectival or adverbial participles but an incomplete sense in an infinitive. Specifically, it provides a negative sense in an adjectival or adverbial participle but a positive one in an infinitive.(p.855)  
[...] there is no structural indicator to separate the two kinds of aa [...]. Both are followed by another verb. Context determines the meaning in such cases" (p.859)

. Ce n'est que par la suite, dans certains contextes morphologiques verbaux, que -aa- et surtout des formes dérivées de cet élément (-aat-, aam-...) se sont spécialisés et apparaissent dans l'analyse synchronique comme de véritables marques de négation. Toutefois, assigner, dans une reconstruction du "proto-dravidien", le signifié de "négation" au suffixe -aa relève d'une erreur méthodologique très fréquente qui consiste à projeter sur un proto-morphème une signification attestée dans un état de langue postérieur<sup>12</sup>.

D'autre part, aucunes données linguistiques ne corroborent en sud-dravidien, la dérivation de {V+aa+sfx..pr.} vers {V+sfx..pr. }. Les deux formations existent en tamoul ancien, mais aucun état intermédiaire signalant une évolution de la première vers la seconde n'est attesté et

<sup>11</sup> Rajam (1992) consacre trente pages à cet élément dans "A note on the Verb aa" auquel elle assigne le sens de "to be X". Ses analyses très précises sur les valeurs du -aa dans les textes tamouls anciens et la reconnaissance de l'origine lexicale de ce suffixe renouvellent complètement sa problématique et ouvrent des perspectives diachroniques extrêmement intéressantes.

<sup>12</sup> Un autre auteur, Agesthalingom, commentant l'ambiguïté de *avan ceyyaa vantaan* (lui faire+aa venir+passé+3ms) 1. "he came doing" 2. "he came without doing", signale en outre qu'en tamoul ancien "It is true that positive is far predominant than negative" ( 1977:133).

aucune règle phonétique ne peut en rendre compte<sup>13</sup>. De plus cette dérivation est, comme l'a souligné Master, totalement illogique : pourquoi reconstruire, sans justification phonétique sérieuse, un morphème qui n'a aucune utilité puisqu'il "disparaît" systématiquement ?

L'élément *aa* est effectivement devenu au cours de l'histoire des langues dravidiennes une véritable marque de négation dans certaines formations négatives, mais, d'une part, les données historiques indiquent un sémantisme de base distinct de la négation et d'autre part, aucune donnée linguistique n'atteste qu'il ait jamais été présent dans les formations zéro négatives en {V+sfx. pronominal}.

C'est donc au prix d'une distorsion, peu fondée et peu utile, des données que la plupart des dravidianistes se sont débarrassés de la problématique du zéro, le paradigme négatif étant, selon cette hypothèse, "mal-formé" par accident...

### 2.2.2. *Eluder la question*

Les spécialistes des langues dravidiennes répugnant à reconnaître l'authenticité de la formation zéro négative, il n'est guère surprenant que les théoriciens de la négation se soient prudemment abstenus d'en parler. Je ne citerai que quelques cas significatifs. On ne trouve pas mention de ce type de formation dans un ouvrage consacré à l'aire indienne *Negation in South Asian Languages* (1995) de T. Bhatia qui ne retient que le type à auxiliaire figé du kannada –se prêtant mieux que le zéro négatif à mettre en évidence les faits de convergence entre langues indo-aryennes et langues dravidiennes. Plus près de nous, deux auteurs, Culioli ("La Négation : marqueurs et opérations", 1990) et Forest (*Négation*, 1993) –très attentifs à la diversité des langues et dont les apports dans le domaine de la négation sont loins d'être négligeables– ne prennent pas en compte le zéro négatif du dravidien alors même que leurs cadres théoriques s'y prêtaient. Dans son étude très complète sur les procédures morphosyntaxiques de négation, R. Forest préfère citer, pour les langues dravidiennes, non pas la formation zéro négative du tamoul, mais la formation en *-a* du télougou qu'il analyse très justement comme une procédure "suspensive-réassertive" sur une forme nominale du verbe (cf. Forest 1993, p.19-20, 49-51). Lorsque A. Culioli parle d'une opération de négation signifiant "qu'on a *absence*, *vide*, ou, de façon plus large, *hiatus*, (discontinuité) (1990:93-94), on s'attend à ce qu'il cite les formations zéro négatives du dravidien comme illustration directe de son propos..., mais aucune allusion n'y est faite, l'exemple retenu est celui du vietnamien où un signe remontant à un terme désignant le "vide" est utilisé pour l'expression de la négation (1990:95). Le zéro négatif du dravidien semble pourtant fournir une belle métaphore morphologique de l'idée de "vide"...

Comme on le voit clairement dans l'argumentation suivante de Forest, ce n'est pas nécessairement par méconnaissance des faits que les auteurs éludent la question du zéro négatif : "Au vu de certains faits des langues dravidiennes (Inde), on pourrait être tenté de croire à l'existence d'une négation en quelque sorte *iconique par déplétion* : de même que l'inexistence d'un procès crée un manque dans la réalité, de même, la négation serait exprimée par la suppression de certaines marques prédicatives présentes dans les énoncés positifs. [...]. Mais ce n'est qu'une apparence." (p.19) affirme-t-il en s'appuyant sur le télugu où la formation issue du type {V+*aa*+sfx.pron.} lui permet effectivement de segmenter une marque verbo-nominale d'infinitif : "la base infinitive conservant son sème de "non-réalisation" (p.20). Considérer l'absence de marque, bien "visible" en tamoul, comme autre chose qu'une "apparence" lui aurait permis de s'interroger sur la relation entre "infinitif" et radical verbal, l'un présentant un sème

<sup>13</sup> "Il faut admettre que les règles du sandhi ancien admettaient, notamment en tamoul, des élisions ou plutôt des contractions que déjà la langue classique ne permettait plus" (Bloch 1935:159), mais les règles supposées semblent aussi bien improbables du point de vue de la phonétique générale : selon cette hypothèse *paTi+aa+iir* aurait donné *paTiyiir* sans la moindre altération de la voyelle *ii* ??

marqué de "non-réalisation", l'autre, sans marque pour ce sème, restant indéterminé, ouvert pour les deux valeurs de "réalisation" ou de "non-réalisation". Il aurait alors été amené à se demander, tout en restant dans son cadre théorique, pourquoi, dans certains contextes grammaticaux très précis (de réassertion par les indices personnels comme il l'explique très bien lui-même, p.50), seule la valeur de "non-réalisation" était activée ...

La thèse de la dérivation de  $-aa- > \emptyset$ , affirmée un peu prématurément et un peu trop fréquemment par les dravidianistes comme étant la seule hypothèse envisageable : "l'hypothèse [du \*a] deviendra certitude" (Bloch 1935:159) a sans nul doute faussé l'appréhension des données et fermé le champ de la problématique, empêchant que des linguistes non spécialistes de ces langues ne s'emparent véritablement de l'objet "zéro négatif". La variation  $aa \sim \emptyset$ , perçue comme un simple problème de phonétique, ne relevait plus que de la seule compétence des dravidianistes.

Cependant, il est probablement d'autres raisons, plus profondes, qui ont conduit les linguistes à se détourner de la question du zéro négatif.

### 2.3. *Inadéquation des cadres théoriques*

La simplicité formelle du paradigme  $\{ V + p \}$  de sens négatif ne donne prise à aucune argumentation ; sorti de son contexte grammatical, cette formation est inexplicable et fortement contre-intuitive. Sa justification requiert une analyse attentive des multiples réseaux relationnels dans lesquels elle s'insère (cf. Pilot-Raichoor 1997). De ce fait, la problématique du zéro négatif est restée difficilement accessible aux non-dravidianistes.

Bien que j'use avec un certain plaisir de l'expression "zéro négatif", je ne puis que souscrire aux très pertinentes remarques critiques d'Alain Lemaréchal sur les *Zéro(s)* (1997). Un zéro peut fort bien dissimuler un ensemble plus complexe de questions. Ainsi, la réanalyse qu'il propose pour la marque de personne me paraît donner une représentation juste de la problématique à laquelle conduit l'étude du zéro négatif en dravidien :

"Il n'y a pas de marque  $\emptyset$  de personne, mais une structure pluridimensionnelle des systèmes linguistiques, aussi bien sur le plan des paradigmes, avec des paradigmes de paradigmes, que du point de vue de l'axe syntagmatique qui présente une "superposition de marques", de types divers concomitantes entrant en combinaison dans tout énoncé et donnant des instructions distinctes" (1997:45)

Et l'ampleur des questions auxquelles je me suis trouvé confronté en abordant le zéro négatif ne peut qu'apporter confirmation à sa prédiction :

"La notion de "marque segmentale  $\emptyset$ ", reste, si on la prend au sérieux, une contradiction dans les termes ; un  $\emptyset$  peut tout au plus être un artifice de notation, peut-être pratique, mais non sans danger d'ambiguïté. Examiner tous les cas où l'on peut, ou a pu, être tenté d'en poser, donne une chance de découvrir des configurations sémiosyntaxiques éclairant l'articulation de l'ensemble du système de la langue." (1997:45)

Le zéro négatif du dravidien, rencontré par hasard dans ma description du badaga, m'a donné la "chance" d'explorer quelques points cruciaux du système de la langue. Il m'a entraîné loin, très loin .... C'est en réalité une véritable machine infernale qui s'est mise en route, bousculant tout sur son passage : le zéro négatif m'a contraint à remettre en question des pans entiers de la grammaire dravidienne (temps, négation...), à m'aventurer dans des domaines qui



m'étaient inconnus (grammaire du tamoul ancien, diachronie) avant de faire émerger des configurations d'une simplicité désarmante ...

C'est en grande partie parce que les dravidianistes n'ont pas remis en question les cadres théoriques dans lesquels ils travaillaient qu'ils ont laissé échapper la plupart des éléments justifiant le zéro négatif. L'influence des cadres théoriques dominants a significativement obscurci non seulement la problématique du zéro négatif, mais aussi une question encore plus fondamentale, l'interrelation du temps et du verbe .

### 2.3.1. *Inadéquation du modèle temporel*

La représentation du temps dans les langues a des expressions très diverses (lexicales, syntaxiques, morphologiques, métaphoriques...), mais la linguistique moderne a montré que sa grammaticalisation dans les formes verbales procède le plus souvent de deux modèles fondamentaux, le modèle *temporel*, qui effectue des localisations par rapport à un/des repères externes (énonciateur, situation, date...) et le modèle *aspectuel* qui effectue des analyses sur déroulement du procès. Les systèmes verbaux attestés témoignent en général d'une combinaison des deux modèles. La linguistique dravidienne a, tout au long de son histoire, privilégié le modèle temporel en ignorant à quelques exceptions près, la seconde possibilité<sup>14</sup>, ce qui a conduit à de nombreuses difficultés descriptives.

Dès le *tolka:piyam* --la première grammaire tamoul qui nous soit parvenue, remontant au début de l'ère chrétienne-- on peut deceler les signes de l'embarras suscité par l'inadéquation du cadre théorique aux données linguistiques. C'est dans le domaine du temps qu'apparaissent les difficultés les plus frappantes, relevées par divers auteurs. Citons par exemple J.-L. Chevillard et J.-C. Passerieu :

La référence à *ka:lam* ("temps", terme emprunté au sanskrit) pour définir *vinai* ("verbe") appelle plusieurs commentaires. Le *tolka:piyam* dit qu'il y a trois *ka:lam* (*orappu*, *nikalvu*, *etirvu*: "le fait d'être fini", "le fait de se produire", "le fait d'être en face") mais ne donne nulle part la liste des morphèmes qui leur correspondraient, alors qu'une très grande proportion de son texte consiste en des listes très précises pour les autres aspects de la morphologie. Dans le tamoul de son époque, il n'y a que deux temps morphologiquement caractérisés : un passé et un non-passé" (Chevillard et Passerieu in Auroux 1989, tome 1 :422).

La catégorisation du temps, héritée du modèle sanskrit (*ka:lam*) repose sur une distinction entre présent, passé et futur. Or ce modèle est doublement inadéquat. D'une part, il n'y a dans le tamoul de l'époque que deux temps : le passé et le non-passé. D'autre part, il y a bien, comme nous l'avons vu en § 1 , un troisième candidat pour s'inscrire en tamoul dans le paradigme des temps, mais il s'agit précisément du négatif... Que vient faire cet intrus dans le système du *ka:lam* ? Le silence du *tolka:piyam* sur les morphèmes de temps n'est donc pas dû à un défaut d'observation, mais bien au contraire à l'incompatibilité entre l'observation minutieuse des données et les distinctions catégorielles que proposait un cadre théorique exogène.

Devant l'alternative à laquelle il est confronté, le grammairien privilégie la distinction catégorielle théorique en trois temps et ne mentionne pas les morphèmes issus de l'observation.

La difficulté persiste dans les descriptions ultérieures où les auteurs sont toujours contraints d'ajouter des correctifs sur l'emploi des formes. Par exemple pour le tamoul Andronov (1969:172) remarque :

<sup>14</sup> Dans les approches modernes, le modèle aspectuel est essentiellement appliqué au fonctionnement des auxiliaires.

"Forms of the past tense in addition to past actions may sometimes be used for expressing actions which take place in the future"

"Forms of the future tense, besides expressing future actions may frequently express habitual or recurrent actions in the present or in the past"

Il donne l'exemple suivant de Futur en situation de passé :

T1 *eppuḷutum amkeetaan viLaiyaaTuvoom* "it was there that we always used to play"  
 toujours nous+Emph. jouer+fut+I°

auquel on peut ajouter l'exemple suivant de Passé en situation de futur donné par Lehmann (1989 :66):

T2 *nii it.ai.t toT.Taal ce.tt.aay* "Si vous toucher à ceci, vous mourrez"  
 vous ceci+acc toucher+Cond mourir+pas+2s

L'interprétation purement temporelle des morphèmes de temps ne laisse place qu'à des explications contextuelles ou stylistiques pour justifier de ces écarts. Cette justification est peut-être acceptable dans une approche purement synchronique, mais il est bien difficile de ne pas voir dans ces "exceptions" les traces d'un fonctionnement originellement aspectuel ayant persisté au sein de systèmes verbaux qui ont évolué vers des modèles plus temporels — ainsi qu'en témoigne, par exemple, le développement dans les quatre langues de grande diffusion (tamoul, kannada, malayalam, télougou) d'un paradigme de "présent". Les formes verbales modernes apparaissent alors, comme dans beaucoup d'autres langues, comme porteuses de valeurs mixtes, aspecto-temporelles.

Le modèle aspectuel, qui s'impose pour l'interprétation du zéro négatif et que valident également les données historiques en tamoul ancien (cf. Rajam 1992) imprègne encore les "temps" des langues modernes.

### 2.3.2. Inadéquation du cadre de reconstruction

Les méthodes de la linguistique historique et comparée ont amplement montré leur fiabilité et ont accompli dans le domaine dravidien un travail remarquable. Les correspondances phonétiques ont été soigneusement établies permettant de rendre comparables des formes qui, à première vue, ne le sont pas. L'analyse des formes verbales du toda et du kota proposée récemment par Subrahmanyam (1991:49-72) est, de ce point de vue, un petit chef d'œuvre. Il faut toute la maîtrise d'un éminent linguiste pour prouver l'équivalence entre une forme du toda, phonétiquement très déviant, comme *podšk* avec *\*vant(u)+irukk-um* (p.65). Dans le domaine de la phonologie, le travail de reconstruction est très avancé, le système phonologique proto-dravidien a été globalement identifié et les règles de correspondance établies, mais il n'en va pas de même dans tous les domaines.

N.V. Gurov est un des rares dravidianistes à avoir exprimé clairement les difficultés auxquelles se heurte la reconstruction en dehors de la phonologie. Dans un article, par ailleurs fort intéressant sur la reconstruction des pronoms, il déclare :

This definitely is not the case [that the general picture is more or less clear] with our knowledge of the grammatical structure of Proto-Dravidian. The reason is rather obvious : while the operation of a phonological rule is regular and, within the scope of a given family or group of languages works with the mathematical precision, there is no similar clue to help us with the reconstruction of the morphological or syntactic units. The evolution of the grammatical structure of languages is influenced by too many factors working, so to say, both from within and from without and the results of this combined influence are hardly predictable (1991:13)

L'absence de données antérieures au 2<sup>e</sup> siècle av. J.C et l'existence de substrats font, selon lui, obstacle à une reconstruction de ce type et explique en partie le peu de résultats obtenus :

No wonder, that the traditional comparative approach, describing the evolution of languages in terms of retention or innovation, proves to be insufficient to disclose the full picture of the historical development of the Proto-Dravidian grammatical structure. It is rather typical that the scholars dealing with the reconstruction of Proto-Dravidian morphology, have no (or little) difference about the material shape of the reconstructed items, but argue most fervently about their systematic value, trying to decide, which form should be taken as the archaic or proto.

La précision mathématique des données de la reconstruction est un acquis extrêmement précieux qui ne peut être négligé. Elle permet, comme dans l'exemple toda cité ci-dessus, d'extraire une forme de son opacité et de choisir entre plusieurs hypothèses explicatives ; l'analyse de Subrahmanyam, ramenant les formes de passé (*podšk* "il(s)/elle(s) est/sont venues") à des constructions périphrastiques à l'aide du verbe "être" (*iru*) est convaincante car elle satisfait à la fois les règles phonétiques et un procédé de renouvellement des formes par auxiliation très largement attesté dans les langues dravidiennes.

Toutefois, l'efficacité de la méthode de reconstruction, permettant de suivre à travers des siècles, voire des millénaires, le devenir d'une "forme", tend à masquer d'autres phénomènes, tout aussi importants dans l'évolution des langues, que sont les réorganisations systématiques et les réinterprétations de la valeur des formes.

Le zéro négatif est un cas exemplaire illustrant les limites de la reconstruction. Il s'agit d'une formation apparue dans le cadre d'un renouvellement morphologique important et dont la valeur est purement systémique. La reconstruction ne peut rien dire de cette "non-forme", si ce n'est la ramener à une forme existante... ce qu'elle fait en supposant de façon peu rigoureuse du point de vue phonétique  $\emptyset < aa$ . Dans ce cas précis, cette reconstruction —non justifiée en elle-même, mais rendue plausible par les cas réels d'alternance structurelle entre  $\emptyset$  et *aa*— s'est néanmoins révélée fructueuse puisqu'elle a permis à Kittel de mettre à jour, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, une procédure de négation originale, reposant non pas sur la présence d'une particule récusative, mais sur le caractère nominal du verbe excluant sa réalisation en tant que procès réel (1903:161)<sup>15</sup>. Ce n'est que récemment que le travail de Forest (1993) a confirmé l'existence de cette procédure de négation —permettant d'inscrire les formations négatives du dravidien dans une vaste famille typologique.

L'apparition du zéro négatif dans les langues sud-dravidiennes se justifie diachroniquement par un important phénomène de mutation typologique dont le tamoul ancien garde des traces tout à fait visibles, mais cette réorganisation du système de la langue, impliquant une réinterprétation des formants morphologiques, échappe aux analyses traditionnelles menées suivant le modèle de la reconstruction historique et comparative. Ce problème diachronique est trop complexe pour être traité allusivement ; je ne l'aborderai donc pas ici.

### 3. ELEMENTS D'ANALYSE DE L'ENCODAGE DU TEMPS EN DRAVIDIEN

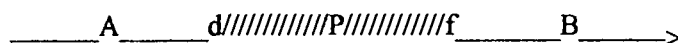
L'insertion de la négation dans le paradigme morphologique des temps est en soi un fait suffisamment exceptionnel pour que l'on se demande quel type de système de temps peut permettre la construction de cette valeur négative. C'est donc sur cet "encodage" du temps dans la morphologie verbale dravidienne que je porte ci-dessous mon attention.

<sup>15</sup> Kittel analyse la forme *nood-em* "je ne vois pas" en *nood-a-v-em* [voir+infinitif+1s] et la glose par "j'([en] suis/étais/serai) (encore) à voir". Cf. Pilot-Raichoor (1997a:89:91) pour une présentation un peu plus détaillée de cette analyse.

La simplicité formelle des constructions zéro négatives réduit considérablement le nombre des hypothèses et apporte de ce fait des réponses précises sur les processus d'encodage linguistique des valeurs sémantiques et fonctionnelles, négation, temps et prédication notamment, impliquées dans ces formations.

### 3.1. Le temps verbal

Le zéro négatif n'a de sens que si l'on part d'une représentation du verbe en tant que procès<sup>16</sup>, c'est à dire un élément grammatical apte à représenter une transformation, le passage d'un état (ou pour employer un terme plus linguistique : une situation) A à un état B. Comme tout processus physique, il est indissociable de l'idée de temps et il est idéalement conçu comme ayant un début et une fin correspondant à deux instants distincts ( $t_d \neq t_f$ ) ; l'espace temporel entre ces deux points, quelle que soit sa durée, est le temps du processus. On peut schématiser ainsi ces premières données :



Le point critique majeur retenu dans les langues dravidiennes est le point **d** qui signale l'entrée du procès dans la temporalité : début du processus, de son déploiement temporel pour un verbe processif ou "avènement de l'attribution prédiquée par le verbe" comme l'a fort bien expliqué Cohen (1989:58) pour les statifs<sup>17</sup>. Ce point **d** n'est pas encodé directement dans la grammaire des langues, mais par la représentation différentielle des deux états du verbe en A et en P au moyen d'un procédé singulièrement iconique puisqu'à l'état A, sans déploiement temporel, est associé le radical nu du verbe, tandis que l'état P, temporalisé, est signalé par l'association au radical verbal des morphèmes de "temps" :

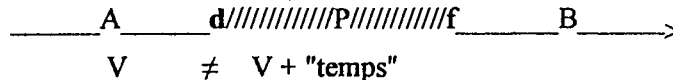


Figure 1

Une différenciation secondaire permet de préciser si le laps de temps associé à V est conçu comme "à venir", morphème de non-passé [NP] ou comme "déjà écoulé", morphèmes de passé [Pa] :

$$V + \text{/////} = V + \text{NP} \quad \text{vs.} \quad \text{/////} + V = V + \text{Pa}$$

Ces trois représentations du verbe, fondatrices de toute la morphologie verbale, sont vraisemblablement à mettre en relation avec une linéarisation de temps distinguant trois phases [Ph] dans le déroulement d'un processus :

<sup>16</sup> Pour l'extension de la notion de procès à tous les verbes, statifs, dynamiques ou d'action, voir Cohen (1989:54-58)

<sup>17</sup> Son argumentation se développe ainsi : "Mais de tels verbes statifs sont convertibles en verbes processifs, lorsque la relation essive est relativisée, c'est-à-dire lorsqu'elle apparaît non pas comme intrinsèque ou indéterminée, mais comme ayant eu un commencement, comme s'étant produite" [...] "c'est-à-dire 'être ce qu'on n'était pas, se trouver où on n'était pas, avoir ce qu'on n'avait pas'. [...] "une délimitation fondamentale qui crée le verbe différencié [a] pour valeur l'expression de l'avènement qui fait de la relation prédictive un événement" Cohen (1989:58).



Dans tous ces cas, ce n'est qu'un aspect *partiel* du déroulement du procès qui est mis en évidence, pour les formes de non-passe :  $//////\boxed{V+}//////$  comme pour les formes de passé  $//////\boxed{+V}//////$ .

Une seconde propriété qu'il est peut-être nécessaire de prendre en compte concerne la relative autonomie du temps processif (signalé dans le morphème de temps) par rapport au moment où est fixée la représentation du verbe (moment fixé par la localisation temporelle de l'indice subjectal ou par un autre repère, cf. ci-dessous §3.2.2) : les deux moments peuvent être coïncidents ou dissociés.

Lorsque le laps de temps à venir ou écoulé coïncide au verbe, il y a superposition de la représentation de la processivité et de l'état du verbe : le procès est "en cours". Une liaison de type coïncidente justifie, comme nous venons de le voir, l'utilisation d'un thème de passé aussi bien que d'un thème de non-passé pour dénoter une situation présente ainsi que les valeurs duratives qui peuvent leur être associées (cf. ci-dessus T3 "be writing").

Dans certains emplois, en revanche, il est nécessaire de concevoir que la phase processive ne coïncide pas avec de l'état du verbe au moment où est fixée sa représentation. Les possibilités de dissociation sont contraintes par la valeur intrinsèque des morphèmes de temps. Un morphème de non-passé, temps à venir, peut indiquer une processivité non pas coïncidente, mais décalée vers l'à-venir, c'est à dire postérieure par rapport au moment où est fixée la représentation du verbe. Cette dissociation est à la source des valeurs de "futur-possible" associées au thème de non-passé (cf. T3 "I shall write"). A l'inverse, un morphème de passé, temps processif écoulé, peut se trouver dissocié dans un rapport d'antériorité avec le moment où est fixé la représentation du verbe. La phase processive a précédé le moment où est actualisé le verbe qui est alors un "état résultant". Cette dissociation justifie les valeurs de "parfait" associées au thème de passé (cf. T3 "I have written"). Ces dissociations ressortent des emplois auxquels se prêtent les thèmes de non-passé et de passé, mais elles ne sont pas grammaticalisées dans les formes.

Certaines particularités d'emploi dans les langues semblent confirmer les possibilités de dissociation décrites ci-dessus.

Les thèmes de non-passé sont couramment utilisés pour former dans les langues un temps appelé "Présent/Futur" qui permet notamment de dénoter des situations futures certaines ou possibles. En kota, en revanche, comme nous l'avons dit, le temps appelé "Présent/Futur" par Emeneau (1944-46) est formé sur un thème de passé. Son aptitude à dénoter le présent découle des deux propriétés signalées ci-dessus (encodage partiel et simultané du laps de temps). Par principe, cette forme doit également pouvoir dénoter un "futur certain", par simple projection de la représentation de type "présent" dans le futur (cf. ci-dessous § 3.1.2), mais elle ne devrait pas pouvoir représenter le "futur possible" puisque sa représentation  $//////\boxed{+V}//////$  (la partie encadrée) ne comporte qu'un morphème de temps écoulé et non un morphème de temps à venir, seul apte à fournir par dissociation les valeurs de possible. Or Subrahmanyam (1991) signale précisément que, pour sa part, il n'a pas relevé d'emploi futur de cette forme : "The Kota present tense forms are used to denote present time and also the habitual sense but they do not seem to be used to denote future time (this observation is based on a random study of the Kota Texts)" (p.50) il ajoute "This usage [to denote habitual sense] might have prompted Emeneau to call this tense 'Present-future' rather than 'Present'." (p.51). Une étude plus approfondie des textes permettrait peut-être de confirmer que ce ne sont que les futurs à valeur de possible qui sont réellement exclus. Il est vraisemblable que ce paradigme en  $A^{Pa}$  (*va-d-e* "je viens"[venir+  $A^{Pa}+Is$ ]) ne soit utilisé avec une valeur de futur que dans des cas très précis (comme dans l'exemple tamoul T2) car il existe en kota deux autres "futurs", un futur-possible construit sur l'aspect non-passé  $A^{NP}$ , appelé "Potential" (*va-k-een* "I will come"[venir+  $A^{NP}+Is$ ]), et un "Futur", construit par combinatoire d'affixes (*va-kv-ee(n)* "je viendrai").

En badaga où il existe également plusieurs formations de Futur, on relève une nette différence d'emploi entre les formes de Présent-Futur, construites sur un thème de passé  $A^{Pa}$

suivi d'un affixe spécifique de "présent-futur",. utilisées pour le futur certain (ex. B7) et les formes Futur-Prospectif, construites sur le thème de non-passé  $A^{NP}$ , utilisées pour le futur possible (ex. B8).

B7 *indu illadaaleyuu, naaiga kaNDipa naa aduna tandirava kaNDiD.at.an.e*  
 aujourd'hui sinon demain sûrement moi cela+GEN secret+ACC trouver+A<sup>Pa</sup>+Prés-fut+1s  
 "Si ce n'est pas aujourd'hui, demain sûrement je trouverai son secret"

B8 *nii enga maneyoo aaDu kaa.p.e*  
 toi notre maison+LOC chèvre garder+A<sup>NP</sup>+2s  
 "Tu garderas/ pourra garder les chèvres chez nous" [si tu acceptes]

Cette variation en coïncidence/dissociation peut être interprétée comme relevant fondamentalement du principe de concomitance qui est, comme Cohen l'a souligné (1989, p.92 sq.) une élément important de la construction des références temporelles. Dans ce cas précis, le principe de concomitance ne s'applique pas sur la relation entre l'événement et le temps d'énonciation, mais sur la relation entre le moment (quel qu'il soit présent/passé/futur) où est actualisé le verbe et le moment où est localisée sa réalisation effective, sa processivité. Il peut y avoir, sans que cette différence soit grammaticalisée, simultanété ou décalage entre les deux moments ( $m$ ), mais la processivité est dans un rapport constant avec V, située dans le futur de V pour les morphèmes NP et situé dans le passé de V pour les morphèmes P<sup>a</sup> :

V+NP peut correspondre soit à  $\boxed{\overline{V} \text{////} \overline{m}}$ , soit à  $\boxed{\dots V \dots} + \boxed{\overline{m} \text{////} \overline{m}^{-n}}$

et V+P<sup>a</sup> peut correspondre soit à  $\boxed{\overline{m} \text{////} \overline{V}}$ , soit à  $\boxed{\overline{m} \text{////} \overline{m}^{-n}} + \boxed{\dots V \dots}$

Figure 3

Un point important se dégage de ces premières analyses du temps verbal. Lorsqu'il existe dans une langue dravidienne, une configuration ternaire telle que celle décrite en §1.1., l'apport informatif des morphèmes de temps reste stable, *constant par rapport au verbe* :  $A^0$  pas morphème de temps, pas de processivité associée à la représentation du verbe,  $A^{NP}$  morphème de non-passé, laps de temps à venir associé au verbe,  $A^{Pa}$  morphème de passé, laps de temps écoulé associé au verbe.

La diversité des valeurs observées relève en partie (a) des propriétés particulières de l'encodage du temps verbal en dravidien. Par rapport aux systèmes aspectuels connus (grec, sémitique, slave...), le système aspectuel des thèmes du dravidien apparaît comme particulièrement sous-déterminé : (i) encodage partiel du procès ne prenant pas en compte des bornes du procès, (ii) indétermination du paramètre de concomitance entre actualisation et réalisation de V, (iv) indifférence totale à la notion de durée, un morphème de temps signale simplement qu'"il y a 'du temps' associé à la représentation verbale". Ces caractéristiques permettent à une même formation de dénoter des situations apparemment très hétérogènes : actuel/inaccompli/possible pour le non-passé, actuel/accompli/certain pour le passé, duratif/aoriste pour les deux thèmes.

(b) La polyvalence des formations thématiques du dravidien est donc, en théorie, très grande, mais la configuration ternaire ( $A^0$  -  $A^{NP}$  -  $A^{Pa}$ ) est une abstraction —justifiée par la reconstruction et l'architecture de la morphologie verbales des diverses langues. La plupart des restrictions d'emploi observées dans telle ou telle langue résultent des contraintes imposées par la configuration réelle du système des temps dans la langue en question —le nombre et la valeur

des temps qui s'y sont développés. Ainsi, la prévalence des emplois à valeur de "futur" du thème de non-passé en tamoul (cf. ci-dessus ex. 13) s'explique par la présence dans cette langue d'un "présent" apparu à date historique. L'usage du négatif absolu (A<sup>0</sup>) a été réduit jusqu'à une quasi extinction dans les grandes langues modernes par le développement de nombreuses formations négatives par auxiliation ayant une valeur plus précise.

(c) D'autre part, le fonctionnement de l'appareil énonciatif permet, en contexte, de préciser la valeur en contexte des formes.

### 3.2. *Les temps implicites de la forme verbale*

Les formes verbales du système ternaire étudié n'encodent, ou, plus précisément, n'expriment explicitement, par les variations morphologiques observables, qu'un seul type de temps, le temps verbal, appelé ici "aspect verbal", dont nous venons de voir les propriétés. Mais, la perception même de ce temps, et *a fortiori* la représentation de ce temps dans l'énoncé, suppose un "observateur", une conscience capable d'analyser comme une succession d'instantanés les moments pendant le(s)quel(s) telle propriété ou tel processus est observable. La représentation linguistique du temps est donc inséparable d'un autre type de temps, le temps "subjectif" du locuteur. Toute référence temporelle s'élabore primordialement à partir du "présent" du locuteur idéal. Toutefois, le locuteur/observateur étant lui-même plongé dans le temps, on sait, combien il est difficile de concevoir le temps et la difficulté des analyses linguistiques est à la mesure de la difficulté philosophique de cette question.... La plupart des théories sur le temps et l'aspect portent sur la relation du locuteur à l'événement et sur la complexité des procédures d'encodage et de décodage de la référence temporelle, je n'aborderai donc pas ces questions d'ordre général, mais il me semble utile de souligner certains points plus particulièrement pertinents pour les langues dravidiennes.

Les formes verbales n'encodent explicitement que le temps verbal, mais toute forme verbale finie comporte également, au moins, deux autres références temporelles implicites, celle qui est liée au locuteur, que j'appelle le temps "subjectif" et celle qui est liée au sujet grammatical, que j'appelle le temps "relatif". Les informations concernant ces deux temporalités sont données directement par la situation d'énonciation ou par le biais de multiples repérages temporels (situation de récit, énonciateur différent du locuteur, indicateurs chronologiques, etc.). Les propriétés de ces deux temporalités sont très différentes des propriétés du temps verbal et nécessitent quelques précisions.

#### 3.2.1. *Le temps subjectif*

Dans toutes les théories, le présent d'énonciation du locuteur est, sous une forme ou sous une autre le point de repère initial de toutes les autres références temporelles. Intuitivement simple, cette notion devient fort complexe lorsqu'on cherche à l'élaborer scientifiquement (cf. les travaux menés dans le cadre de la théorie de l'énonciation de Culioli). En dehors de l'instant d'origine *i*<sup>0</sup> peut-être identifiable comme l'instant de la prise de parole dans la communication orale, toutes les autres références sont le produit de constructions mentales auxquelles participent les données de la situation d'énonciation et de l'énoncé et où se mêlent, entre autres, conventions propres à la langue en question, interaction locuteur/interlocuteur, propriétés des unités lexicales, des morphèmes.

La représentation d'une situation présente dans une langue qui un système de temps fondamentalement binaire (non-passé/passé, inaccompli/accompli ou autre) est, par nature, problématique. L'idée de "présent", fondamentalement liée à une subjectivité, est particulièrement malléable.



3.2.1.1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler brièvement quelques propriétés "pratiques" du présent<sup>19</sup> qui me semblent importantes pour comprendre le fonctionnement des langues dravidiennes. (i) Le présent est "élastique". Est "présent" ce que moi, locuteur, considère, au moment où je parle, comme mon présent: ce peut être l'instant précis où je parle, mais tout aussi bien la journée que je suis en train de vivre, l'époque qui est la mienne, voire l'univers où je me situe (cf. présent de "vérité générale", ex. : "l'eau bout à cent degré"). L'extension de mon présent n'a pas de limite définissable. (ii) Il est toutefois "délimitable" dans la communication, soit implicitement par les conditions d'énonciation, soit explicitement, par les constituants à référence temporelle de l'énoncé (adverbe, compléments de temps, propositions "circonstancielles", etc.). (iii) Ce présent limité est "déplacable". Je peux librement me projeter mentalement dans le passé ou l'avenir et faire de telle ou telle période, mon présent pour l'énonciation en cours (cf. présent de récit en français). Dans les langues comme le français où le système temporel est très développé, ces déplacements du présent sont le plus souvent signalés grammaticalement, par exemple par l'emploi de l'imparfait pour un déplacement dans le passé ou du futur pour un déplacement vers l'avenir. Dans les langues dravidiennes ces déplacements ou "projections" dans le passé ou l'avenir ne sont pas directement grammaticalisés dans la forme verbale, mais dans l'interaction entre la forme verbale et le contexte interne ou externe à l'énoncé.

En ce sens, on peut dire que les trois temps simples, construits sur  $A^0$ ,  $A^{NP}$  et  $A^{Pa}$ , fonctionnent de la même façon dans le présent projeté que dans le présent d'énonciation. Une fois la situation de référence construite — par un constituant à référence temporelle, ou par la définition de l'"univers" dans lequel on se situe (cf. ci-dessus T2 "si vous touchez à ceci [condition], vous mourrez ["passé"  $A^{Pa}$ ], ou encore par l'emploi d'un "passé" dans la première phrase d'un récit ou d'un conte — *ce sont les rapports informatifs entrent les trois aspects simples qui priment et non la référence à la localisation temporelle* (relative ou absolue), d'où la nécessité des correctifs sur l'emploi des "temps" (signalés en § 2.3.1.). Il existe néanmoins des affinités évidentes entre formes de passé ( $A^{Pa}$ ) et situation passée et formes de non-passé ( $A^{NP}$ ) et situation future. L'emploi d'une forme non-concordante a souvent des effets de sens particuliers. L'emploi d'un non-passé ( $A^{NP}$ ) en contexte passé pourra, par exemple, avoir une valeur d'habituel (cf. ex. T1), de duratif (cf. ex. T6) ou une valeur modale de possible (cf. ex. B8), tandis qu'une forme de passé ( $A^{Pa}$ ) dans un contexte de futur aura fréquemment une valeur de certitude comme c'est le cas dans un exemple bien connu : l'emploi d'une forme de passé, lorsque pour répondre à un appel, on s'écrit *vanteen* "j'arrive !" [venir+ $A^{Pa}$ +1s] (cf. aussi ex. T2). Dans les récits, l'alternance  $A^{Pa}$  /  $A^{NP}$  est aussi parfois exploitée pour créer un "rythme" destinée à maintenir l'attention : les phases narratives au passé en  $A^{Pa}$  sont entrecoupées de séquences au non-passé  $A^{NP}$  où l'on assiste *de visu* au déroulement des événements. Mais le passage d'un temps à l'autre dans le récit reste très libre et n'est soumis à aucune règle.

3.2.1.2. Dans les langues dravidiennes qui ont gardé un système binaire, passé vs. non-passé, la représentation d'une situation présente s'effectue tantôt par une forme de non-passé, tantôt par une forme de passé. Dans un même sous-groupe (tamil-kodagu), le kota a choisi l'aspect passé

<sup>19</sup> Dans un article caustique mais salubre, Serbat (1992) défend cette conception "naïve" du présent. Il rappelle que "l'actuel, c'est ce que les sujets pensants (et parlants) considèrent comme tel" (p.15). "Nous vivons en permanence dans l'actuel. Cette nécessité existentielle explique pourquoi nous ne nous préoccupons pas, sauf effort spécial d'attention, de cette prétendue limite nulle en fuite perpétuelle. La conscience humaine banale - c'est elle qui secrète la langue - imagine plutôt un lieu temporel d'une "certaine" extension, extension fort variable au demeurant, mais à l'intérieur de laquelle le temps reste indivis" (p.14). Il oppose radicalement cette conception à celle des philosophes et des logiciens. C'est probablement excessif. Certains faits linguistiques semblent accréditer la "limite nulle en fuite perpétuelle" d'Aristote et les "tentatives de conciliation" telle que l'idée d'une recomposition mentale du présent "Rien n'est donc rigoureusement dans l'actuel, mais celui-ci se constitue par l'annexion d'une parcelle de passé et d'une parcelle de futur" (p.14) qu'il a relevé chez Priscien (II 414,10K) mais qui a surtout été développée par Guillaume (1929).

(A<sup>Pa</sup>), tandis que le kodava (ou kodagu) préférerait l'aspect non-passé pour construire le paradigme de Présent:

Kd9    *avē~ pooyi-ti    ava-Da    appēn-a    kēēp-a*    "He goes and asks her father"  
          he    go<sup>2</sup>-ANT    she-GEN    father-ACC    ask<sup>3</sup>-3    (Ebert 1996:53)

[N.B. Dans la notation de l'auteur, exposant 3 (ask<sup>3</sup>) = A<sup>NP</sup>, et exposant 2 (go<sup>2</sup>) = A<sup>Pa</sup>.]

En outre, à l'intérieur d'une langue, il a fréquemment des interférences, régulières ou ponctuelles, entre aspect-lexical et aspect-temps.

Bien que les "conventions" propres à chaque langue fassent clairement prédominer telle ou telle valeur, en raison notamment de la structure interne de chaque système, ni la localisation dans le temps, passé, présent ou futur, et ni les valeurs modales des formes, certain/possible, ne sont les valeurs inhérentes des morphèmes de passé et de non-passé, mais le produit, régulé de façon variée selon les langues, d'une interprétation subjective des valeurs fondamentalement aspectuelles décrites en § 3.1.

### 3.2.2. *Le temps relatif*

Dans la construction de la référence temporelle, intervient un troisième type de temps, celui qui s'attache à l'indice pronominal de la forme verbale. Dans la forme verbale elle-même, ce temps n'est pas précisé, il s'agit d'une variable que j'appelle parfois l'"actuel" de *p* (i.e. de l'indice pronominal). Il représente le domaine de validation de *p*, évoqué ci-dessus en § 1.2. Construit explicitement ou implicitement par l'énonciation, il détermine l'univers, la localisation temporelle et la période que le locuteur prend en considération lorsqu'il émet un jugement (assertif, interrogatif, de doute...) sur la relation entre *V* et *p*. Cette temporalité, distincte à la fois du temps verbal (aspectuel) et du temps subjectif du locuteur, fixe la situation de référence pour l'actualisation du verbe. C'est bien sûr le locuteur qui, à la fois, fixe les limites de cet espace et détermine sa relation vis à vis de cet espace. Les modalités de délimitation de l'"actuel" de *p* ne diffèrent guère de celles du "présent" du locuteur (décrites ci-dessus en §3.2.1.1) : l'actuel de *p* est, entre autres caractéristiques, extensible, délimitable, projetable..., mais la relation du locuteur à *p* et à la situation de référence introduit de nouvelles possibilités de variations. Le terme *p* de la relation prédicative peut être identique ou différent du locuteur<sup>20</sup>. Ce paramètre a des répercussions notamment dans le domaine de la construction de valeurs modales, par exemple, le locuteur ne peut pas avoir le même engagement lorsqu'il formule une assertion sur soi ou sur une autre "personne" (et tout particulièrement sur l'interlocuteur) ou sur une chose ou un événement. La relation du locuteur à la situation de référence de *p*, construite par l'énonciation est elle aussi complexe. Nous avons vu (toujours en §3.2.1.1) que le locuteur pouvait faire sien (par projection) n'importe quel espace de référence, mais il peut aussi indiquer, par le type d'énonciation (récit) ou des incises explicites de localisation temporelle (hier, demain...) ou de construction d'un monde (hypothétique, imaginaire) que cette situation est différente de son présent d'énonciation.

La situation de référence peut être co-extensive du présent universel du locuteur. Par exemple, "dans le monde où je vis...."

B10    *ottu    tanna    bisalunooge    kattira,*    *aale    tingua    atte    ille*  
          soleil lui+GEN    chaleur+LOC    brûler+A<sup>Pa</sup>+Prés/Fut+3n, mais lune    ainsi    être-Nég  
          "le soleil brille de sa propre énergie, mais il n'en est pas de même pour la lune"

<sup>20</sup> ou simplement être conçu comme différent dans le cas d'un "je" sujet" différent d'un "je" locuteur"

La situation de référence d'un conte, par nature différente de la situation d'énonciation, peut-être explicitement décalée par rapport au présent du locuteur, par exemple par l'emploi de "passé" (*ooda*) dans le verbe principal d'une séquence narrative :

B11 *ava manienda oraasu oogi, naDudu, naDudu... ondu uuruga ooda.*  
 elle maison+ABLdehors aller+A<sup>Pa</sup> marcher+A<sup>Pa</sup> marcher+A<sup>Pa</sup> un village+DAT aller+A<sup>Pa</sup>+3  
 "Elle quitta sa maison, marcha, marcha et approcha d'un village"

ou au contraire être rendue par un Non-Passé comme dans l'exemple kodagu (Kd9) ou, en badaga (B12) par un Présent, identique à celui qui serait utilisé pour décrire une situation actuelle<sup>21</sup> :

B12 *kie ondu karaDi aDuduNDu iddaare*  
 en-bas un ours dormir+PROG+être+Prés+3  
 "En bas, un ours dormait"

Dans ces deux cas, c'est le présent d'énonciation est délocalisé, projeté pour coïncider avec le temps de la situation de référence. La différence entre B11 et Kd9, B12 est que, dans le premier cas, seule la situation de référence est délocalisée, tandis que dans le second et la situation de référence et le présent d'énonciation sont délocalisés par rapport au *i*<sup>0</sup> "réel" de la prise de parole.

Le fait important que l'on peut retenir de l'emploi des formes verbales dans le récit est que —hormis la variation de temps sur le verbe principal (l'emploi du passé signalant conventionnellement qu'il y a décalage avec le temps d'énonciation), les rapports aspectuels entre les formes verbales à l'intérieur de l'énoncé restent identiques à ce qu'ils seraient dans un présent d'énonciation. L'exemple B11 ci-dessus pourrait se terminer par une forme de non-passé (*oodiya* "elle approche") sans aucune modification des formes verbales (toujours non-finies) précédentes. Un tel énoncé (de même que Kd9 et B12) ne se distinguerait pas d'un énoncé coïncident avec la situation d'énonciation. La forme *non-finie à l'aspect passé* (A<sup>Pa</sup>, par ex. *oogi, naDadu*) représentant un "réel suspendu" (à la validation apportée par le verbe final fini) reste, quelle que soit la localisation de la situation de référence, le moyen le plus neutre utilisé pour décrire une succession d'événements.

Ces différentes analyses montrent que les formes verbales dravidiennes n'apportent qu'une information très partielle sur la localisation de l'événement. Elles confirment que l'interprétation de la référence temporelle d'un énoncé nécessite la superposition d'informations de sources hétérogènes, contextuelles et extralinguistiques.

### 3.2. Prélude à toute modélisation...

La singularité des aspects du dravidien rend délicate l'application directe de modèles théoriques élaborés pour des systèmes très différents. Je me contenterai donc d'essayer de dégager quelques uns des pré-requis qui semblent utiles pour une modélisation efficace de la référence temporelle en dravidien.

<sup>21</sup> Le badaga n'a, pour l'ensemble des verbes, que deux temps morphologiques Présent-futur et Passé, mais pour le verbe "être", il distingue, à la troisième personne seulement, trois temps *iddaara* Habituel-Futur, *idda* Passé et *iddaare* Présent actuel, or c'est précisément cette forme d'actuel qui apparaît dans l'exemple B12.

- 1) la nécessité de distinguer plusieurs espaces temporels, ce que font la plupart des théories actuelles de l'aspect-temps par des procédés divers représentations plusieurs lignes de temps (Cohen 1989:94), constructions des limites (bornes) des diverses temporalités (Guentcheva 1990:46-50), procédures de repérages entre les diverses situations (Desclés 1994), etc.
- 2) la nécessité de prendre en compte les particularités de chacune des temporalités mises en cause. C'est peut-être sur ce point que les données du dravidien sont les plus claires : le temps verbal n'a pas les mêmes propriétés que le temps subjectif du locuteur ou le temps relatif de la situation de référence.
- 3) une base conceptuelle commune, celle du temps conçu trivialement comme une succession ordonnée d'instantanés permettant d'effectuer certains repérages chronologiques, périodiques, aspectuels...
- 4) enfin, des moyens descriptifs permettant d'explicitier les variations portant à la fois sur l'extension (indéfinie, limitée...) de chacune des temporalités et sur les types de liaisons (coïncidence, dissociation, déplacement...) entre ces multiples temporalités.

Pour rendre compte du système ternaire des langues dravidiennes et de la diversité des valeurs dans les énoncés, il semble donc nécessaire d'inclure non seulement les morphèmes dévolus à l'expression du temps mais aussi les informations temporelles attachées au terme subjectal de la relation prédicative et les informations, le plus souvent implicites, liées au fonctionnement énonciatif. Un bref récapitulatif des éléments de base étudiés et des relations qui les lient fournit une ébauche grossière des principes de construction des références temporelles.

- Les trois aspects verbaux fondamentaux du temps verbal ( $T^V$ ) :

$$A^0: \boxed{V} A^{NP}: \boxed{V+////} \text{ et } A^{Pa}: \boxed{////+V}$$

et leur variantes par dissociation du temps processif (cf. ci-dessus 3.1.1)

$$:\boxed{...V...}+ \boxed{////} \text{ pour } A^{NP} \text{ et } \boxed{////}+ \boxed{...V...} \text{ pour } A^{Pa}$$

Les variantes, théoriquement possibles, de l'aspect zéro  $\boxed{V} + \boxed{\phantom{V}}$  et  $\boxed{\phantom{V}} + \boxed{V}$  ne semblent pas exclues. L'existence en badaga d'un paradigme négatif défectif (cf. Pilot-Raichoor 1997b:168) où l'on substitue aux formes simples ( $V+A^0+p$ ) manquantes des formes construites à l'aide d'un auxiliaire *-aar-* "pouvoir, être capable de" pourrait justifier la valeur par dissociation vers l'avenir (premier schéma : le temps de non-réalisation étant conçu comme postérieur au moment d'actualisation) d'un négatif du possible : "il n'est pas envisageable que V" :

<i>maaD-e</i>	"je ne fais pas cela / je ne peux pas faire cela" ~	<i>maaD-aar-e</i>	"je ne peux pas faire cela"
		<i>maaD-aar-i</i>	"vous ne pouvez pas faire cela".

\*\*\*\*\*

- Le moment d'actualisation de V est indiqué indirectement par le terme *p* de la relation prédicative, i.e. l'indice pronominal d'une forme verbale finie. La localisation de *p* dans une situation de référence {.....*p*.....} détermine le moment ou la période (temps relatif  $T^R$ ) où la représentation de V est saisie. La liaison entre  $T^V$  et  $T^R$  est fixe, la relation V-*p* étant constitutive de la relation prédicative.

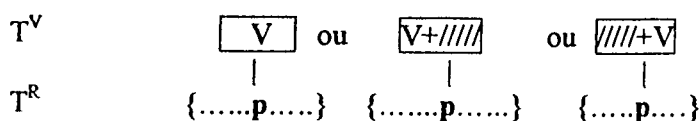


Figure 4

Il peut être intéressant de souligner que lorsque le temps processif est dissocié de V, donnant les valeurs de possible et de parfait (cf. ci-dessus ex. T3 et B8), il se situe en dehors de l'espace temporel d'actualisation formé par l'ensemble  $T^V + T^R$ , au moment où V est saisi, il n'y a pas d'événement à proprement parler, le verbe est dans un état stable, résultant d'une processivité accomplie ou porteur d'une processivité potentielle, mais non encore engagée, soit par exemple :

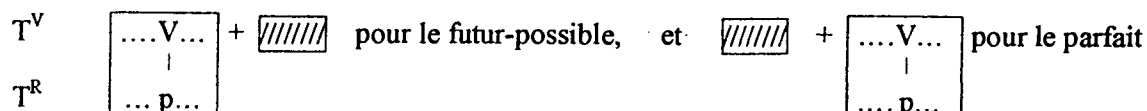


Figure 5

- Le temps subjectif du locuteur ( $T^L$ ) n'est pas explicitement encodé dans les formes verbales simples, mais il peut apparaître dans le fonctionnement de certains auxiliaires, par exemple, l'auxiliaire "être" pour les paradigmes de parfait formel et, de façon très intéressante, dans la formation du progressif. Certains auxiliaires de progressif, issus de verbes signifiant "être à" (*uL* en badaga) ou "s'emparer, s'approprier" (*koL* en tamoul<sup>22</sup>), semblent avoir pour fonction, dans ces emplois, de fixer le déroulement du temps subjectif sur le moment d'actualisation ( $T^V + T^R$ ), créant une situation d'énonciation ayant une réelle "épaisseur" temporelle, analysable en une succession d'instantanés durant lesquels le locuteur "observe" le procès en train de se produire, de "se dérouler" (cf. Pilot-Raichoor 1997c) :

- B13 *eena maaDire ? -- naa vaDe suTTunNDidde*  
 quoi faire+Prés-Fut+2° moi croquette cuire-*uL*-être+Pas+1°  
 "Que fais-tu ?" "Je suis en train de faire cuire des croquettes"
- T14 *tii piTittukkoNTatu "Le feu a pris" ("caught on")*  
 feu prendre-*koL*-PAS-3N
- T15 *taal oTTikoNTatu "Le papier s'est collé" ("got stuck")*  
 papier coller-*koL*-PAS-3N

Le fonctionnement de ces auxiliaires fait donc apparaître un second système aspectuel, fort différent de celui étudié jusqu'à présent. Il apporte le point de vue du locuteur (à partir d'un  $T^L$  qui peut être déplacé) sur l'"événement" qui est constitué par la relation de p à V (l'ensemble  $T^V + T^R$ ). Ce système d'auxiliaires, très développé dans les langues modernes et plus conforme aux acceptions habituelles du terme aspect — puisqu'il construit (parmi bien d'autres) des valeurs telles que "progressif", "parfait", "complétif" etc. — a fait l'objet d'études approfondies (cf. Schiffman 1969, Annamalai 1985....).

L'existence de ce système d'aspects "secondaires", plus vivant et plus prolifique, a toutefois eu pour effet néfaste d'occulter la nature également "aspectuelle" des trois temps fondamentaux

<sup>22</sup> L'élément lexical *koL* (DEDR 2151) a, parmi ses nombreuses significations, le sens de "lien", "lier". Dans ses emplois comme auxiliaire aspectuel, c'est ce sens qui prédomine. Liaison de la temporalité du verbe dépendant au verbe principal "en..., pendant..." ou liaison de la temporalité du procès au présent "fuyant" du locuteur pour les valeurs de progressif dans le verbe principal (ex. B13, T14 et 15).

de la morphologie dravidiennne –que la plupart des dravidianistes refusent encore d'admettre<sup>23</sup>. Le paradigme zéro négatif, partie constituante de ce système primaire, témoigne cependant clairement du fonctionnement aspectuel de ce système, aussi original soit-il...

Les langues dravidiennes présentent donc, d'un point de vue typologique, une configuration à plusieurs niveaux puisqu'il y a, au moins<sup>24</sup>, *superposition de deux systèmes aspectuels*, de nature et de fonctionnement assez différent. De façon un peu caricaturale on peut les opposer par toute une série de caractéristiques. L'un archaïque, morphologique, relevant d'un choix grammatical "obligatoire" à l'intérieur d'un ensemble restreint (ternaire pour la reconstruction), peu spécifié (grande flexibilité des valeurs en énoncé et d'une langue à l'autre) ne porte que sur la relation de p au procès V au moment déterminé dans T<sup>R</sup>. L'autre, dépendant plus directement de la subjectivité du locuteur, formé d'un nombre indéterminé d'auxiliaires plus ou moins fortement grammaticalisés apporte des valeurs plus précises, mais également très variables. Il se distingue du premier par sa portée sur l'ensemble prédicatif : ce n'est plus seulement l'état du procès V en un moment donné qui est fixé, mais, plus globalement, certains "aspects" de la réalisation (durée, stativité, achèvement...) de l'événement décrit dans l'énoncé qui peuvent être précisés.

Les analyses fragmentaires présentées ci-dessus demandent bien sûr à être étendues, affinées et ajustées à chacune des langues, mais elles fournissent probablement un point de départ fiable pour aborder la diversification des systèmes de temps dans les langues dravidiennes sous un angle différent de celui de la stricte reconstruction de "formes".

D'un point de vue plus général, le système d'aspects primaires du dravidien présente des caractéristiques assez peu courantes (qui posent notamment des problèmes terminologiques...). Il s'agit néanmoins d'un système très cohérent, bien attesté qui devrait pouvoir se modéliser et s'intégrer dans toute théorie de l'aspect-temps à visée tant soit peu universelle. Si le système lui-même peut sans doute s'intégrer sans trop de difficulté dans la plupart des théories, il sera vraisemblablement plus délicat de modéliser le processus global de construction de la référence temporelle. Une des difficultés fondamentales qui pourrait faire obstacle à une telle modélisation réside, me semble-t-il, dans les propriétés mêmes de l'aspect verbal du dravidien : il semble indifférent aux catégorisations couramment utilisées par les théories de l'aspect. Sans même tenir compte de l'aspect zéro, les deux autres aspects primaires non-passé A<sup>NP</sup> et passé A<sup>Pa</sup> sont insensibles aux oppositions de limite (fermé/ouvert, borné/non-borné...), de durée (duratif, ponctuel, progressif...), d'achèvement (perfectif, imperfectif...); ils sont même, dans leur fondement, insensibles à l'opposition statique/dynamique : le seul changement qui importe est le passage du non-être du procès à l'existence (sous conditions) du procès, que le procès se réalise comme une succession d'états identiques ou comme un vrai processus dynamique ne compte guère.

Les catégories descriptives qui semblent les plus proches des aspects non-passé A<sup>NP</sup> et passé A<sup>Pa</sup> sont celles d'inaccompli/accompli telles qu'elles sont utilisées dans la tradition sémitique (Cohen 1989), mais l'absence de limite dans les aspects dravidiens empêche toute véritable adéquation<sup>25</sup>. Les aspects dravidiens encodent des "phases" du procès aux limites imprécises (cf. fig.1), mais qui peuvent jouer un rôle dans la construction la référence temporelle globale.

<sup>23</sup> Cf. la critique de Sicever (1989:246-253) sur l'hypothèse aspectuelle de Rajam..

<sup>24</sup> Les aspects/temps résultants d'une combinatoire de formants semblent se rapprocher, par leur fonctionnement et leurs valeurs, du système secondaire, mais une étude précise reste à faire.

<sup>25</sup> Pour les mêmes raisons, la définition de l'accompli comme "processus interrompu" proposée par Z. Guentchéva (1990:35) n'est pas opérationnelle, un aspect A<sup>Pa</sup> peut représenter un processus qui se poursuit, cf. le présent du kota.

Le deuxième point qui me semble délicat à modéliser est la possibilité de dissociation du temps d'actualisation du verbe et du temps de processivité (cf. fig.3). Là encore l'information concomitance/dissociation n'est pas précisée dans la forme verbale, mais joue un rôle dans la référence temporelle globale.

Enfin, à un autre niveau, il faut pouvoir asserter la relation prédicative et son insertion dans une situation de référence "réelle", indépendamment de la réalisation du procès (aspect zéro, mais aussi aspects dépendants "suspendus" à la réalisation du verbe principal, aspects dissociés...).

Ces quelques questions n'épuisent certainement pas tous les problèmes, petits ou grands, qui pourraient surgir d'une réelle tentative de modélisation. L'expérience reste à faire...

#### 4. LES PRINCIPALES PROBLÉMATIQUES DU ZÉRO NÉGATIF

Le zéro négatif s'inscrit, comme nous venons de le voir, dans une problématique plus générale du temps, mais il se trouve également impliqué dans d'autres problématiques qu'il ne faut pas négliger. Nous retrouvons ici l'idée d'enchevêtrement de systèmes avancée par Lemaréchal (cf. citation en §2.3).

1) Dans la perspective de la grammaticalisation du temps, le zéro représente littéralement le temps zéro dans le descriptif global d'un processus, cf. fig.1. Ce point est rarement pris en compte par les théories de l'aspect-temps, mais il est explicitement intégré dans la théorie de Guillaume (1929:15-18). Ce point est vraisemblablement aussi à rapprocher du point de bifurcation dans la théorie de Culioli (1990:98-99). En  $t^0$ , le verbe est fondamentalement indéterminé. L'aspect zéro du verbe en ce point, le thème nu, signifie notamment l'indétermination quant à sa réalisation : il pourra s'orienter soit vers le positif (réalisation), soit vers le négatif (non-réalisation). La valeur négative de l'aspect zéro dans les formes prédicatives n'est due qu'à la contrainte d'actualisation imposée par l'indice pronominal.

2) Le zéro négatif est donc indissociable d'une autre problématique, celle de la relation prédicative. il n'est pas impossible qu'il ait, là aussi une valeur autonome. De par sa position, entre le lexème verbal et l'indice pronominal, le zéro peut vraisemblablement être pris comme signifiant l'absence de relation entre ces deux éléments. mais on peut également penser à une interprétation plus précise, inspirée par certains propos de Heidegger dans ses analyses du temps : "*Les événements sont dans le temps, cela ne veut pas dire qu'ils ont une dimension temporelle, mais que, se produisant et existant, ils se rencontrent dans la mesure où ils traversent un présent*" (p.34), [italiques ajoutées]. Dans les analyses précédentes, j'ai soutenu l'existence d'une temporalité distincte à la fois du temps verbal et du temps subjectif du locuteur, le temps "relatif" constitué par la situation de référence dans laquelle est localisé le représentant de l'entité concernée par le procès et dans laquelle se trouve le moment d'actualisation du verbe. Ce moment particulier, l'"actuel relatif" de  $p$  peut sans doute être assimilé au "présent" de Heidegger, c'est le moment qui définit le réel, l'être de  $p$  dans la situation de référence en question. On peut dès lors concevoir que la valeur négative de la forme verbale naît du fait que l'événement décrit par la relation prédicative ne "traverse" pas, ne croise pas le "présent" (/l'actuel) de l'entité représentée dans l'indice  $p$ .

3) Ceci nous amène à la troisième problématique du zéro négatif, celle de la négation. Dans les paradigmes zéro négatifs, la négation ne se fait pas par récusation —comme c'est le cas lorsqu'on ajoute à un énoncé positif un élément (particule, verbe ou autre) proprement négatif (cf. Forest)—, ni par rejet dans l'abstraction —comme c'est le cas en dravidien dans les formations négatives en  $aa$  (sortie du réel de  $T^R$  vers l'abstraction du nom verbal comme l'avait

bien vu Kittel) et dans d'autres langues<sup>26</sup> —, mais tout simplement par *non-lieu*. L'événement ne se produit pas parce qu'il ne croise pas l'actuel de *p*, le procès ne se déroule pas parce qu'il n'a pas de "temps". Le jugement (/l'assertion) prononcé sur la relation *V-p* aboutit à un *non-lieu* — et une analyse des sources historiques des morphèmes de temps devrait permettre de montrer que la métaphore n'a rien de superficiel. La valeur de négation "pure" ou absolue attachée aux formations en zéro exprime donc aussi, plus globalement, l'impossibilité de trouver dans l'espace référentiel de *p* (en concomitance ou en dissociation) un lieu où puisse se produire l'événement envisagé.

Ces problématiques soulèvent d'autres questions plus générales. J'en évoquerai rapidement deux.

La première concerne l'identité du verbe. En tant qu'unité lexicale il a une existence autonome dans le monde abstrait des entités lexicales, mais en tant qu'unité syntaxique, il est, dans cet ensemble de langues, fortement dépendant des déterminations qui l'actualisent. Dans la plupart des langues où la configuration ternaire existe<sup>27</sup>, le lexème verbal nu<sup>28</sup> ne peut pas assumer de fonction dans l'énoncé, il est toujours suivi de morphème(s) l'intégrant dans une des grandes classes syntaxiques (verbale finie/non-finie, nominale, adjectivale...) — à la différence des lexèmes nominaux qui peuvent le plus souvent fonctionner comme constituant d'énoncé sans aucune détermination.. Dans ses fonctions verbales, pour pouvoir représenter un procès, un événement, le lexème verbal doit être affecté de certaines "modalités" qui détermineront son domaine d'existence : réel, souhait, ordre.... Les morphèmes de "temps" (*A<sup>NP</sup>* et *A<sup>Pa</sup>*) ne sont que des instances particulières de ces modalités, ils dotent le verbe d'une certaine "réalité" ne serait-ce que potentielle ou "suspendue" à d'autres déterminations (cf. ci-dessus §3.2.2 le fonctionnement de *V+A<sup>Pa</sup>* dans l'enchaînement narratif) attestant de l'existence du procès dans un certain monde. Privé de ses modalités, le verbe est inapte à représenter un événement dans quel que monde que soit. Les paradigmes zéro négatifs radicalisent l'opposition entre unité lexicale abstraite et unité syntaxique spécialisée dans la représentation d'un événement : le verbe en tant que procès. Tous deux ont des modes d'existence linguistique distincts. Il y bien mise en relation de l'entité *V* et de *p*, mais le procès *V* n'a pas d'existence.

Ceci rejoint un second problème théorique, bien mis en évidence dans le cadre typologique de H. Seiler, celui des relations entre prédication et localisation. Le zéro négatif du dravidien, aussi exceptionnel soit-il, ne semble pas contredire l'hypothèse selon laquelle "la PARTICIPATION constitue le cadre de la LOCALISATION. Car, où il y a localisation, il y a prédication, alors que l'inverse n'est pas le cas: toute prédication n'est pas localisation" (Seiler 1997: 113).

En dépit de leur apparente anomalie, les paradigmes zéro négatifs semblent être justifiés par des principes conceptuels très généraux. La triple problématique dans laquelle ils s'insèrent fait ressortir des "métaphores conceptuelles" (Lakoff 1997) qui dépassent largement l'aire culturelle du dravidien et l'on peut supposer que cet ancrage dans le cognitif universel leur a permis de se maintenir durant près de vingt siècles dans des langues pourtant soumises à l'influence de l'indo-aryen qui a une typologie de la négation radicalement différente.

<sup>26</sup> Cf. par exemple, une langue amérindienne, le parler nahuatl de San Miguel Tzinacapan (Mexique) dans laquelle un adverbe signifiant "où" construit des valeurs négatives, ce qui amène S. Pury-Toumi à conclure que cet adverbe "*ka:n* perd la proposition dans l'infini de l'espace notionnel" (1982).

<sup>27</sup> Cepoint reste à vérifier. Il existe des exceptions, notamment en tamoul ancien qui présente un fonctionnement différent des lexèmes verbaux.

<sup>28</sup> sauf à l'impératif singulier où il est assorti d'une intonation injonctive.



## Références bibliographiques

- AGESTHIALINGOM, S., 1977, *A Grammar of Old Tamil with special reference to Patirrupattu (Phonology and verb morphology)*, Annamalainagar, Annamalai University.
- ANDRONOV, M.S., 1969, *A Grammar of Modern and Classical Tamil*. New Century Book House, Madras.
- ANNAMALAI, E., 1985, *Dynamics of Verbal Extension in Tamil*. Trivandrum, Dravidian Linguistics Association.
- ARDEN, A.H., 1891 [1976, 5è réimpr.] *A Progressive Grammar of the Tamil Language*. Madras, The Christian Literature Society.
- BHATIA, T.K., 1995, *Negation in South Asian Languages*. Indian Institute of Language Studies, Patiala.
- BLOCH, J., 1935, "La forme négative du verbe dravidien". [repris dans C. Caillat (1985) (textes rassemblés par) Recueil d'articles de J. Bloch 1906-1955. Paris.]
- CALDWELL, R., 1856, *A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages*, 3ème éd. rév. par J.L. Wyatt et T. Ramakrishna Pillai, London, 1913 ; réimp. Madras: Univ. of Madras, 1961. Londres: Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Reprint Madras
- CHEVILLARD, J.-L. et PASSERIEU J.-C., 1989, "La tradition grammaticale tamoule", in AUROUX, S., *Histoire des idées linguistiques*, tome 1, 417-429.
- COHEN, D., 1989, *L'aspect verbal*. Paris, Presses Universitaires de France.
- CULIOLI, A. 1990, "La négation : marqueurs et opérations", *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. T1. Paris, Ophrys. pp.91-113.
- DEDR = BURROW, T. et EMENEAU, M.B., 1984, *A Dravidian Etymological Dictionary*. 2<sup>nd</sup> edition. Oxford, Clarendon Press.
- DESCLES, J.-P., 1994, "Quelques concepts relatifs au temps et à l'aspect pour l'analyse des textes", *Etudes cognitives* [Warszawa, SOW (Univ. Paris VIII), 1:57-88.
- EBERT, K., 1996, *Kodava*, München-Newcastle, Lincom Europa.
- EMENEAU, M.B., 1944-46, *Kota Texts*. Berkeley : University of California.
- FOREST, R., 1993, *Négations. Essai de syntaxe et de typologie linguistique*. Paris, Librairie Klincksieck.
- FUCHS, C. et ROBERT, S., 1997, *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys.
- GUENTCHEVA, Z., 1990, *Temps et aspect : l'exemple du bulgare contemporain*. Paris, Ed. du CNRS.
- GUILLAUME, G. 1929, *Temps et verbe*, Paris, Champion. (2è éd. 1965).
- GUROV, N.V., 1991; "Some Remarks on the Basic Structures of Proto-Dravidian", in LAKSHMI BAI & RAMAKRISHNA REDDY, pp.13-26.
- HEIDEGGER, M., 1924, "Le concept de temps" in *L'Herne*
- JESPERSEN, O. 1924, *The Philosophy of Grammar*, London, George Allen & Unwin Ltd.
- KITTEL, F., 1903, *A Grammar of the Kannada Language in English comprising the three dialects of the language (ancient, mediaeval and modern)*. Mangalore: Basel Mission Book and Tract Depository.
- KULLI, J.S., 1976, *Kesiraja's Sabdamaniidarpana*. Dharwar, Karnatak University.
- LAKOFF, G., 1997, "Les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique", in FUCHS et ROBERT, pp.165-181.
- LAKSHMI BAI, B. & RAMAKRISHNA REDDY, B.A., 1991, *Festschrift for Bh. Krishnamurti*. Hyderabad, Osmania University.
- LEHMANN, T., 1989, *A Grammar of Modern Tamil*. Pondicherry Institute of Linguistics and Culture, Pondicherry.
- LEMARECHAL, A., 1997, *Zéro(s)*. Paris, Presses Universitaires de France
- MASTER, A., 1946, "The zero negative in Dravidian", *Transactions of the Philological Society*. pp.137-155.

- MONTAUT, A., 1997, "Temps et aspect mode en hindi : genèse des marques zéro". *Faits de langues*, 10:209-214.
- PILOT-RAICHOOR, C., 1997a, "Le zéro négatif dans les conjugaisons dravidiennes". *Faits de langues*, 10:77-102.
- 1997b, "Aperçu du système verbal badaga". *Faits de langues*, 10:163-172.
- 1997c, "Expression des valeurs "moyennes" dans trois langues dravidiennes", *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, XXVI,2:381-406.
- PURY-TOUMI, S. 1982. "Quand oui c'est non et non c'est où". *Amérindia* 7, 23-38.
- RAJAM, V.S., 1992, *A Reference Grammar of Classical Tamil Poetry (150 B.C-pre-fifth/sixth century A.D.)*. American Philosophical Society, Philadelphia.
- RAMASAMY, K. 1976, "Timeless Relative Participles in Dravidian", in AGESTHIALINGOM, S. et SUBRAHMANYAM, P.S., *Dravidian Linguistics - V*. Annamalai University.
- SCHIFFMAN, H., 1969, *A Transformational Grammar of the Tamil Aspectual System*. Seattle, University of Washington.
- SEILER, H., 1997, "Localisation et prédication : grec ancien et langues diverses" in FUCHS et ROBERT, p.106-118.
- SERBAT, G., 1992, "Le présent de l'indicatif et la "catégorie" du temps", *Lingua Latina*. Paris, Presses Univ. Paris -Sorbonne.
- STEEVER, S.B., 1989, "On the etymology of the Present Tense in Tamil", *J.A.O.S.*, 109.2: 237-253.
- SUBRAHMANYAM, P.S., 1971, *Dravidian Verb Morphology (a Comparative Study)*. Annamalai Univ., Annamalai Nagar.
- SUBRAHMANYAM, P.S., 1991, "Tense Formation in Kota-Toda : A Comparative Study", in LAKSHMI BAI & RAMAKRISHNA REDDY, pp.49-72.